

Dorsoduro



Denis Sommeria

Dorsoduro

roman



2010

Une forte odeur de friture envahit le hall méconnaissable du Danieli.

Depuis les barques qui vont et viennent en franchissant les anciennes verrières éventrées, on aperçoit encore à travers l'eau trouble les restes des profonds fauteuils de cuir abandonnés lors de la rupture des digues mobiles, des bandes de mulets gloutons glissent rapidement entre les vestiges immergés du luxueux mobilier et les embases des colonnes, se disputant avec acharnement les quelques détritrus qui dérivent lentement à la surface.

Une bruine légère tombe sur Venise.

Le voyageur solitaire se protège du vent humide qui souffle de la lagune en relevant le col de sa canadienne, il descend du train de Padoue puis s'embarque sur un vieux vaporetto en direction de la station de l'Accademia, devenue la dernière plateforme d'accès à la cité. Depuis la station, il est monté sur une barge à moteur qui le conduit directement à l'intérieur du Danieli où la logeuse Maria l'attend sur le palier pour l'accueillir entre ses bras à la

chair généreuse ; elle encaisse en liquide le prix de la nuit et lui remet le trousseau où s'accroche un lourd pendentif de bronze aux initiales de l'ancien palace.

On rencontre parfois Roger La Soif dans des lieux inattendus de diverses villes européennes où il fréquente les établissements à la mode ou bien ceux qui ont bénéficié d'une certaine notoriété par le passé, comme le café Slavia à Prague, le café Pedrocchi à Padoue, le Flore à Saint-Germain-des-Prés, le Café du Commerce à Béziers ou le Gambrinus à Naples. Il se désole de ne plus pouvoir s'installer chez Florian sur la place Saint-Marc et a pris provisoirement ses quartiers dans les restes délabrés du Danieli. La porte à tambour est restée irrémédiablement bloquée et les salons au confort raffiné qui faisaient la gloire de l'établissement se retrouvent maintenant à pourrir sous un mètre d'eau croupissante. Les barques amènent les clients à travers les anciennes verrières éventrées qui laissent saillir des tessons tranchants de leurs châssis déformés. Ils accostent directement à l'escalier monumental du hall d'accueil, les concierges impeccables et obséquieux ont laissé leur place à cette matrone italienne qui les accueille de sa voix sonore de poissarde. Les façades éventrées des hôtels de la Riva des Schiavoni cachent encore quelques logements loués pour une nuit à la sauvette aux étrangers n'hésitant pas devant l'aventure, par des groupes incontrôlés qui se disputent les lambeaux du territoire. La suite qu'occupe habituellement Roger est constituée d'une pièce hexagonale sans fenêtre formant réception, aménagée dans un style vénitien caractéristique mêlant meubles byzantins aux sculptures sophistiquées,

ferrés de cuivre dont se détachent des plaquettes couleur vert de gris. Des vitraux aux teintes mordorées enchâssés dans des arabesques de plomb alternent avec des tapisseries orientales tissées de fils de soie, le plafond peint de fresques allégoriques représentant les heures de gloire de la Sérénissime sont traversés par des fissures laissant transparaître des infiltrations persistantes. Le temps a poli les sols en une surface irrégulière où les entre-lacs de mosaïque savante formée d'incrustations de petits cubes de marbre clair ressortent sur le fond d'une chape ocre sombre qui conduit vers la chambre attenante dont les fenêtres jumelles donnent sur la lagune. A travers les lourdes tentures aux glands dorés élimés on peut apercevoir les ruines à moitié englouties du monastère San Giorgio avec sa coupole au sommet de laquelle s'accroche désespérément saint Georges et sa lance brisée, plus à droite, la Douane de Mer montre sa triste silhouette. Le lit à baldaquin a accueilli certaines célébrités du spectacle et des arts au début du siècle mais son état pitoyable inspire plutôt la décrépitude et la misère, un secrétaire marqueté à rouleau et à tiroirs secrets rappelle un luxe révolu. La salle de bains en marbre bleu du Brésil montre des robinets oxydés desquels perlent des gouttes d'eau brune qui sont recueillies dans une cuvette d'émail bon marché, la baignoire est recouverte d'une bâche qui en interdit l'usage, pour autant que quelqu'un pût désirer prendre un bain dans cet environnement qui dégage une odeur mélangée de moisissure et de canalisations stagnantes. Roger ferme la porte de la salle de bains et ouvre les fenêtres qui donnent sur la Riva des Schiavoni, la brise légère du soir fait frémir les lourds rideaux en

dégageant l'atmosphère confiné et chassant le remugle fétide, le bruit clair du clapotis résonne à ses oreilles comme un appel à une flânerie romantique sur l'eau le long des palais en ruines.

De sa fenêtre il hèle un vieux gondolier qui attend sur l'ancien ponton flottant, il aime le mouvement de l'unique aviron, lent et paisible, et se laisse bercer par ce son aquatique régulier. La gondole passe entre la colonne de Saint-Théodore et celle du lion de Saint-Marc, traverse la place en contournant les vestiges du campanile, s'enfonçant sous le portique et dans le dédale des rues étroites et des places inondées, se retrouve enfin devant la station de l'Accademia. Il règle sa course et d'un pas alerte rejoint la place Santa Margharita à travers l'épais brouillard qui achève d'envahir la cité, rendant imprécis les contours des maisons et des passants puis s'installe dans l'arrière salle du café Rouge. L'établissement a été réputé au tournant du siècle comme lieu de rencontre de divers groupuscules et il en est un des habitués réguliers depuis de longues années pour y entretenir des contacts discrets à l'abri des regards du monde extérieur. Il se présente comme un agent immobilier free lance travaillant pour une clientèle internationale mais personne dans son entourage n'a encore visité un bien dont il se serait occupé de la vente. La décoration est restée inchangée depuis la construction de l'établissement dans les années 1930 et les motifs floraux de style Art Déco ont été conservés dans leur état d'origine malgré les travaux de surélévation du niveau du rez-de-chaussée. Dans ces heures grises du début de soirée, de nombreux passants se bousculent pour

prendre un dernier verre de Spritz avant de s'éloigner de la place vers les zones excentrées où les logements encore habités sont de plus en plus rares et éloignés les uns des autres. Rentrer chez soi constitue pour certains un exil vers des quartiers déserts et sinistres où l'on ne croise plus âme qui vive dès la tombée de la nuit. L'état d'inconfort des logements a empiré depuis la catastrophe et les habitants de Venise ont pris l'habitude de se réchauffer dans les bars de la place pour éviter de rentrer trop tôt vers la froideur et l'humidité de leur logement solitaire.

Roger vide déjà son cinquième machiato en compagnie de Randolfo Querini, le brouillard s'est encore densifié en formant une chape épaisse au dessus de la place et les quelques réverbères disposés autour des étales qui commencent à fermer diffusent des halos de lumière tamisée et ne parviennent pas à lutter contre l'obscurité, seules apparaissent et disparaissent les silhouettes des marchands poussant leur diable chargé de rares cageots de légumes et de poissons vers leur péniche en cahotant sur les pavés irréguliers déjà recouverts par quelques centimètres d'eau limoneuse. Ils portent des bottes de caoutchouc souple montant jusqu'aux cuisses pour traverser les espaces submergés et glissants. Les péniches à faible tirant d'eau approvisionnent les derniers quartiers encore habités et stationnent en bordure de l'ancien canal, du côté du Rio des Foscari et de San Pantalon. Roger aime se retrouver dans cette atmosphère mouvante d'un monde que l'on sent en train de disparaître et de basculer dans le néant, où son flair peut donner libre

cours à ses intuitions et où les indices d'une mystérieuse transformation peuvent être captés pour qui sait en écouter les plus infimes messages. Il hume l'air des venelles de Venise comme un chien de chasse à la poursuite de la trace fugace d'un gibier dans les sous-bois profonds.

Les informations très fragmentaires qu'il a collectées confirment certains pressentiments qu'il ne parvient pas encore à formaliser : sa présence à Venise s'inscrit dans un projet qui le dépasse mais auquel il se sent intimement et irrémédiablement lié, il sait que les festivités du passage de la nouvelle année dans la cité des Doges ont toujours été propices au recueil de précieuses confidences et pour rien au monde il n'aurait manqué cette occasion.

L'église des Carmini sonne les onze coups. Son imposante architecture ferme la place Santa Margharita par le sud-ouest. Le curé de Mestre s'y rend chaque dimanche accompagné par quatre enfants de chœur sur une barge pourvue d'un dais sculpté et décorée des scènes de la passion du Christ pour célébrer avec régularité la messe devant une assemblée de fidèles clairsemés, la Scuola qui la jouxte est le dernier établissement encore conservé intact des antiques confréries vénitiennes, elle garde en place ses ornements d'origine, en particulier un ensemble de toiles du peintre Tiepolo que les rares touristes ne manquent pas de venir admirer. Les remblais apportés pour protéger les terrasses forment un glacis tout autour de l'espace libre et des bancs ont été installés à poste fixe pour permettre de circuler à pieds secs entre les derniers affleurements épargnés par la montée des

eaux. Le niveau des rez-de-chaussée est surélevé d'environ soixante-dix centimètres au dessus de celui d'origine et une vaste étendue d'eau saumâtre occupe à chaque marée le centre de la place, amenant des galettes poisseuses de pétrole entourées d'irisations bleutées qui restent accrochées sur les berges. Les derniers habitants du quartier viennent les ramasser à marée basse pour les utiliser comme combustible dans leurs fourneaux, il s'agit généralement de vieillards qui ont refusé de quitter leur logement après la tempête et qui survivent avec les maigres pensions encaissées régulièrement à la poste centrale près du Rialto. Des cinq niveaux d'arcades superposées de cet édifice imposant, seul un guichet situé à l'étage reste en activité chaque quinzième et chaque dernier jours du mois pour délivrer leurs pécules aux derniers Vénitiens qui survivent dans la Cité. Ces deux jours constituent de rares occasions à ces personnes dispersées dans une ville moribonde pour se retrouver ensemble et parler des temps anciens ; dès le matin les embarcations viennent accoster sur la partie émergée de l'ancien Rialto pour accéder directement par une passerelle de bois au premier étage de la poste centrale, le reste du quartier est réduit à des structures à moitié noyées et envahies par les rats et les oiseaux aquatiques qui nichent dans les multiples anfractuosités des palais dont les ruines majestueuses s'alignent encore sur les anciennes rives du Grand Canal. Des gondoles rapiécées sont mêlées à des barques et embarcations disparates formant des grappes hétérogènes qui s'agglutinent autour du ponton désaffecté de la station des vaporettos aménagé en buvette occasionnelle, de vieilles femmes viennent proposer de maigres victuailles

à bord d'embarcations en état pitoyable, et les voyageurs venus d'Asie lointaine y retrouvent les ambiances des villes flottantes misérables qui ont disparu depuis longtemps sur le Mékong ou dans les bras de mer des agglomérations tentaculaires de la Chine du Sud.

La tempête de novembre 2020 a totalement arraché les articulations à la base des modules électromagnétiques expérimentaux installés dans le port de Chioggia, alors que ceux de Malamocco étaient hors service pour cause de panne des systèmes d'air comprimé. Les modules du Lido ont reçu une vague colossale en retour d'une telle puissance que douze des vingt premiers modules du côté de la lagune ont été tordus dans un enchevêtrement inextricable de tôles et de ferrailles. Le pétrolier « Citta di Mestre » était alors en attente de passage entre les deux séries d'écluses géantes et est resté définitivement encastré entre elles, souillant à jamais les plages des deux côtés du Lido sur plusieurs centaines de kilomètres. Sa silhouette massive dégageant la rouille forme un arrière plan à l'ancienne station balnéaire et les touristes viennent se faire photographier devant son imposante poupe dont le bulbe est resté enfoncé dans les superstructures des ouvrages abandonnés.

Depuis la catastrophe, le sestiere Dorsoduro est l'un des derniers lieux vivants de Venise où se croisent pour des activités difficilement identifiables différents milieux interlopes qui tirent leurs ressources de ce qui subsiste encore de la Sérénissime. La liaison depuis Santa Margherita et San Barnabe vers la librairie Toletta et



l'Accademia s'effectue par des passages surélevés faits d'assemblages de bois grossièrement charpentés qui ont été établis provisoirement mais qui semblent devoir rester définitivement en place. Les livres sauvés lors de la montée des eaux ont été redistribués au premier étage de la librairie ; d'anciens bateaux taxis effectuent directement les approvisionnements et amènent occasionnellement les clients fréquentant encore ce lieu historique du milieu intellectuel vénitien. Des magasins de luxe du sestiere San Marco, seule la boutique de cravates Pucci s'est réinstallée dans le Dorsoduro à côté de la librairie Toletta et ses salons sont devenus l'escale inévitable des hommes élégants pour discuter de leurs dernières acquisitions et des nouvelles tendances. Des aristocrates désœuvrés achèvent d'y dilapider leur maigre héritage dans les salons feutrés de l'arrière boutique en compagnie de femmes qui cachent leur fatigue derrière des couches de fard aux couleurs délavées, les petits trafiquants y règlent leurs affaires louches sous l'œil bienveillant des vendeurs de cravates. Depuis que la lagune communique à nouveau avec la pleine mer, c'est devenu une escale appréciée des équipages des gardes-côtes qui patrouillent entre la lagune et l'Adriatique, ils viennent accoster à l'Accademia et se dirigent directement vers le Rio Toletta où ils peuvent renouer leurs liaisons éphémères dans la discrétion des petits salons privés.

Le musée de l'Ancienne Douane de Mer s'est retrouvé en première ligne lors de la grande marée mais il était déjà presque totalement désaffecté et les œuvres qui y subsistaient étaient dans un état d'abandon tel qu'aucune

initiative n'avait été entreprise pour les mettre à l'abri. Cette forme d'art qui avait fait la gloire des galeries new yorkaises dans les premières années du siècle était passée de mode presque en même temps que s'achevaient les travaux d'aménagement des anciens entrepôts, dans le sillage de la faillite des collectionneurs, les usines d'« art contemporain » avaient fermé les unes après les autres après la Grande Crise et aucune voix ne s'était émue de la disparition de ces œuvres dans le naufrage du musée dont surnage à moitié submergée la Fortune fièrement en équilibre sur le globe doré tenant vainement le gouvernail d'un navire, les Atlantes qui soutenaient le globe ont rejoint leur mythique continent englouti.

Une souscription internationale a permis un agrandissement considérable du Musée de l'Accademia en englobant les anciens hôtels et palais situés entre le Grand Canal et Zattere et de nouvelles salles regroupent les œuvres décrochées à la hâte et déplacées des églises et Scuole englouties sous les flots.

Jean-Jacques arpente l'esplanade de l'Accademia à chaque arrivée du vaporetto de Mestre pour encourager les voyageurs à visiter « son » musée, c'est un vieil homme chenu vêtu d'un costume de velours côtelé noir comme on aimait à en porter dans les milieux artistiques au siècle dernier, on pourrait l'imaginer en un Jean-Pierre Léaud dans la fleur du quatrième âge, son expression paraît excentrique lorsqu'il aborde le voyageur fraîchement débarqué dans un Italien au rythme lent dont la sonorité est assourdie par un fort accent français et, si celui-ci fait mine de passer son chemin, il l'accroche de sa canne au pommeau sculpté d'une tête de griffon et l'engage vigoureusement vers l'entrée de la galerie, il raconte la longue histoire de sa vie, prétendant avoir habité jadis le palais de Versailles et avoir occupé un poste ministériel à Paris avant de s'installer définitivement à Venise, associé à un riche marchand et collectionneur. Il explique à qui veut l'entendre qu'au moment de la rupture des modules, il était affecté à l'ancienne Douane de Mer et que lorsque le niveau de l'eau est parvenu à hauteur de ses chevilles et que les « performances » exposées se sont mises à flotter tout autour de lui, il a dansé pendant des heures les pieds

dans l'eau en lacérant de sa canne les œuvres qui se dégageaient une à une de leurs socles ou des accrochages sur les murs, en criant à tue tête et en chantant :

— Fucking shit !!! bloody bastard !!! fucking bastard !!!
bloody shit !!!

Lorsqu'il but finalement la tasse à plusieurs reprises dans cette eau chargée des restes dérisoires d'illusions artistiques flottant à la surface d'une eau brune mêlés aux détritrus apportés par la lagune en furie, et que les remous du courant menacèrent définitivement son équilibre et sa sécurité, il enfourcha au passage un lapin violet métallisé de Jeff Koons qui dérivait en criant :

— Fucking rabbit !!!

et se laissa porter par le courant jusqu'à l'Accademia où il établit définitivement ses quartiers.

Personne ne sait du reste s'il occupe depuis la fonction de directeur du musée ou seulement un modeste poste de concierge, certains prétendent qu'il squatte tout simplement le musée de l'Accademia faute d'autre prétendant, et que la Région lui a octroyé à la longue l'autorisation d'y résider de façon officielle et permanente ; ceci ne fait plus guère de différence à une époque où moins d'une dizaine de visiteurs se présente hebdomadairement aux guichets et auxquels il délivre systématiquement des billets gratuits. Cet ensemble de bâtiments d'une taille exceptionnelle est devenu au fil du temps une sorte d'immense réserve des

trésors de l'ancienne Cité, conservés à l'abri des prédateurs du fait de son isolement presque total au milieu des eaux sous la surveillance régulière des Gardes Côtes, la disparition progressive de l'intérêt du public qui a presque totalement déserté ces lieux assure une tranquillité et une sécurité quasiment absolue aux œuvres exposées.

Lors de l'inondation, les toiles représentant le cycle de saint Georges, saint Tryphon et saint Jérôme de la Scuola des Schiavoni ont été décrochées à la hâte, protégées, transportées sur des barges puis raccrochées après l'agrandissement dans une reconstitution de la Scuola au premier étage du musée, à côté du cycle de sainte Ursule. Des neuf toiles, seule celle du Triomphe de saint Georges avait été entreposée dans une réserve particulièrement humide et une portion de sa surface s'en est trouvée légèrement endommagée. On y voit saint Georges en armure s'apprêtant à décapiter le dragon blessé dont la gueule est transpercée par un fer de lance brisée, derrière lui les citoyens de Sélène se sont rassemblés sur la place pour fêter leur libération de la bête sanguinaire et font sonner tambour et trompette. Un léger craquellement local de la peinture autour des personnages situés derrière le sonneur de tambour s'est manifesté quelques temps après la réinstallation, laissant apparaître progressivement sous la couche superficielle une ébauche de silhouettes plus sombres, comme si l'on avait voulu occulter à la vue du public une scène dont le sens semblait hermétique par une représentation plus quotidienne et joyeuse, conforme aux représentations de l'époque. Au début ce phénomène a fait l'objet de la visite de nombreux experts et plusieurs

publications savantes en ont décrit l'évolution mais, au fil des ans les budgets s'étant retrouvés réduits, l'intérêt s'est estompé et plus personne ne s'est préoccupé de l'affaire, seul Jean-Jacques et le Consul de Suisse à Venise suivent avec inquiétude cette mue inexorable du tableau, de fines écailles de peinture se détachent régulièrement de cette zone et les traits vigoureux de figures mystérieusement cachées remplacent petit à petit ceux des personnages que l'on avait considérés jusqu'à présent comme immuables. A côté, une petite salle du musée est consacrée à l'école vénitienne plus tardive de la fin du XVI^e siècle, représentée par quelques Tintoreto ou Veronese ; ce style pompeux est tombé en désuétude en Occident et la quasi totalité des toiles sauvées a été acquise par des amateurs asiatiques et orne maintenant leurs luxueuses résidences du Sud de la Chine.

A l'extrémité de l'extension du côté de Zattere, le Consulat de Suisse est occupé par les Wilmer-Schlumpf et continue à assurer une présence de la Confédération plus symbolique qu'effective car il n'a jamais reçu la visite d'un seul citoyen helvétique depuis leur affectation. Blandine a fait aménager une passerelle qui lui permet d'atteindre à pieds secs la station de l'Accademia en passant par le musée et d'entretenir une relation sociale avec le milieu restreint qui s'est reconstitué après la grande marée. Quant à Werner, il honore scrupuleusement ses obligations au bureau et envoie régulièrement à Berne son rapport invariablement vide. Vers 17 heures, il ferme ses dossiers consulaires et traverse l'enfilade des galeries du musée pour s'arrêter dans la salle du Carpaccio où il peut donner libre cours à sa passion exclusive pour le grand Maître vénitien. Il prépare une nouvelle édition à son ouvrage de référence sur la peinture du XVI^e siècle à Venise et a centré tout son travail théorique sur l'ensemble des toiles de la Scuola des Schiavoni. Il n'a que la passerelle à franchir pour rejoindre son sujet d'études et ne s'aventure que très rarement au-delà des bâtiments de l'Accademia. Le soir venu, il reprend le chemin inverse pour retourner au

Consulat où il passe la soirée à consigner ses observations sur le Carpaccio en laissant errer ses pensées au dessus de la lagune à travers les somptueuses verrières néo-gothiques du palais consulaire. Sa conviction est que les personnages représentés sur la toile recèlent dans la matière subtile de leurs couches successives et dans l'intimité de leur apparence les secrets profonds de l'artiste et son obsession est de tirer de ces personnages des confidences pour interpréter selon la méthode psychanalytique les fantasmes du peintre, il espère ainsi pouvoir entrer en empathie avec Vittore Scarpazza, pénétrer sa conscience, partager ses souffrances, interpréter et décrypter la lumière mystérieuse de son génie. Cette ambition de capturer l'esprit secret du Maître n'est pas dénuée d'arrière-pensées auxquelles même Blandine est tenue à l'écart. Il définit son travail sur les toiles des Schiavoni comme une nécromancie grapho-psychanalytique moderne.

Werner est issu d'une famille d'artistes et d'intellectuels d'Outre Sarine, les œuvres de son père Wilhelm Wilmer-Schlumpf sont exposées dans une salle particulière au musée des beaux-arts de Zurich réservée aux peintres suisses figuratifs du XXI^e siècle. Lui-même a hésité longtemps entre une vocation artistique précoce et la carrière diplomatique, son addiction à la peinture du Carpaccio aurait pu être interprétée comme l'expression d'un complexe envers son géniteur ou la réalisation d'un désir refoulé dans son inconscient, regret ou acte manqué vis-à-vis d'une carrière l'ayant conduit jusque dans un poste qui a été l'objet par le passé de toutes les convoitises mais qui s'est retrouvé coupé du monde réel depuis la montée

des eaux. Les lettres calligraphiées de sa belle écriture cursive W.W-S qu'il appose aux pieds de ses rapports officiels vides au nom de la Confédération, il les a honorées depuis son enfance avec une affectueuse déférence au bas des œuvres de son père, il lui en est reconnaissant de lui avoir légué ces illustres initiales mais il souffre secrètement de cette confusion de personnalités qu'elle amène de façon irrationnelle et qui pèse sur sa perception du monde qui l'entoure.

Le projet de Werner de nouer un contact intime avec Vittore Scarpazza, en passant quotidiennement plusieurs heures à tenter d'écouter patiemment le maître et pénétrer le mystère enfoui dans l'épaisseur de l'œuvre peinte, cache peut-être en réalité un acte manqué en direction de Wilhelm et le regret d'un inaccomplissement désormais impossible à cicatriser. Il s'installe devant la légende de sainte Ursule, où le Carpaccio s'est représenté lui-même de face, sous un bonnet rond portant barbe courte et moustache ; d'un œil doux et vague il semble interpeller depuis le fond des temps le regard de son scrutateur. Ils passent ainsi de longues heures à se dévisager l'un l'autre dans un dialogue hypnotique lointain et silencieux à travers les quatre siècles et demi qui les séparent. Werner dévoile dans un murmure à peine audible à Vittore ses tourments intérieurs et l'amertume qu'il ressent vis-à-vis de ses ambitions refoulées. Il s'ouvre dans les détails sur ses relations avec Blandine, son affection profonde envers son épouse et les espoirs déçus de leur relation sexuelle qui a été laminée dans le huis clos de cette cité à la dérive, il attend que Vittore lui envoie un signal, se décharge d'un douloureux secret que Werner pressent à travers les

pigments qu'il a figés sur la toile, espoir impossible que ce qui avait été caché pendant tant d'années soit révélé et apparaisse enfin en pleine lumière. Werner implore en vain son assistance au Maître, il croit percevoir en retour un imperceptible écho de la plainte silencieuse que Vittore lui fait parvenir à travers son œuvre, cherchant désespérément de son regard perdu la sympathie de Werner ; celui-ci n'a pas encore trouvé une réponse satisfaisante au problème de la possibilité du transfert, et il se pose finalement la question de savoir qui se projette dans l'image de l'autre, si ce n'est pas lui-même qui se projette dans l'image du Carpaccio et tente d'opérer un transfert de son âme troublée vers l'esprit de Vittore :

— Suis-je le thérapeute de Vittore ou bien Vittore est-il mon thérapeute ?

Descendant alors vers les eaux limoneuses de la lagune dont les vagues viennent mourir à ses pieds, il lance sa plainte obsédante vers l'écume baignée par l'obscurité naissante :

— Am I or is he the therapy ?

Il remonte alors silencieusement vers son bureau, entre dans une méditation profonde qui l'entraîne insensiblement vers son interrogation essentielle sur la valeur thérapeutique de l'Art, sujet central des écrits théoriques qu'il n'a cessé d'approfondir depuis son installation à Venise. Le transfert d'argent est la contrepartie nécessaire au transfert psychanalytique,



le patient paie le thérapeute en transférant sur lui son malaise psychique ; dans son cas particulier, Vittore ne peut pas régler une dette qu'il n'a pas encore contractée envers Werner mais Werner ne peut pas non plus régler son dû à Vittore puisque l'un a disparu depuis longtemps et que l'autre a libre accès au musée pour atteindre le Consulat : le nœud est parfaitement serré et nul ne peut en réalité le défaire ni apporter à l'autre la libération de l'esprit dans un conflit qui se joue à travers les siècles dans une boucle sans issue. De retour à son bureau, il se met à rédiger un chapitre consacré à l'étude de l'empreinte psychologique des œuvres sur le visiteur selon que l'accès au musée soit libre et gratuit ou bien fasse l'objet d'un tarif plus ou moins élevé. Dans sa longue quête désespérée de toucher à l'essence même de l'âme de Vittore, il a fini par ressentir une souffrance tellement profonde de ne pas pouvoir payer en retour chaque séance passée en état quasi cataleptique devant l'œuvre, qu'il s'est résolu à descendre aux guichets et exiger de Jean-Jacques une entrée payante à chacune de ses visites.

Un observateur attentif comme Werner peut suivre la lente évolution de la trace des écailles de peinture s'accumulant progressivement sous le Triomphe de saint Georges et qui forme petit à petit une crête ténue de poussière colorée parallèle au mur. Chaque fin de semaine, il vient avec une balayette de soie pour ramasser avec émotion ces accumulations de minuscules particules qu'il collecte dans un bocal de verre étiqueté « Vittore Scarpazza ». Il s'installe confortablement sur la banquette centrale et ses yeux, malgré les séquelles des opérations

douloureuses qu'ils ont subies, trouvent une acuité nouvelle en découvrant les détails révélés au fur et à mesure que la couche superficielle se délite, le message explicite de Vittore commence enfin à s'exprimer en pleine lumière, et c'est bien à Werner qu'il est adressé.

Derrière le joueur de tambour apparaît un nouveau personnage étrange, l'expression du visage a un aspect terrifiant avec de larges narines dilatées au milieu d'une face mince et rougeaude d'aspect cruel, tavelée de tâches orangées, des sourcils broussailleux ombrant de grands yeux aux reflets rouges, bien fendus, les tempes gonflées semblant augmenter le volume de la tête, devant ce visage effrayant, une forme ovoïde et brillante de couleur violacée, fendue par le milieu, forme un visage, totalement lisse et gonflé dépourvu de tout trait apparent, que Werner se résout finalement à identifier comme le gland d'un pénis de dimensions hors du commun dressé à hauteur des têtes des autres personnages qui le fixent avec dévotion et respect. Saisi d'un doute étrange qui le fait frémir de tout son être, il se lève, reprend le chemin de ses appartements et s'affale dans le profond fauteuil de cuir qui fait face à la lagune après s'être versé un grand verre de vin blanc à peine coloré de Campari. Ce soir là, il ne prend aucune note sur ce qu'il a cru observer et son esprit est partagé entre le doute sur la réalité de ce qu'il a entrevu et l'invraisemblance de la situation, il redoute qu'un état de somnolence ne l'ait en fait surpris et emporté vers une

torpeur insidieuse à l'origine d'une hallucination passagère, ou bien qu'une séquelle de ses opérations ne soit à l'origine d'une vision distendue de la réalité. Plongé dans ses réflexions métaphysiques, son regard s'arrête sur les lumières criardes du Molino Stucky qui fait face au consulat. C'est le seul palace encore ouvert sur la lagune, la solidité de sa reconstruction relativement récente l'a épargné ; un remodelage général avec le comblement du rez-de-chaussée a permis de n'utiliser que les étages établis à un niveau suffisant pour échapper aux plus hautes eaux qui dépassent maintenant la hauteur de deux mètres, soit environ un mètres trente au-dessus de l'ancienne place Saint-Marc. Il forme depuis une île de briques rouges, solitaire devant les ruines de la Cité des Doges. Une clientèle composée majoritairement de riches voyageurs venus d'Extrême Orient peuple ses salons et ses terrasses ; depuis ces espaces aux aménagements feutrés où chaque soir on danse la valse en queues de pies et robes longues, on peut admirer le spectacle grandiose des ruines envahies par les flots tumultueux qui s'y engouffrent à chaque marée montante et des éclairages immergés savamment disposés pour former des ombres portées aux contours mobiles et fluides renforcent cette impression romantique de cité engloutie. Un œil averti aurait discerné, dans la pénombre à travers la verrière antique du Consulat, la veilleuse qui éclaire la silhouette assoupie de Werner.

La basilique Saint-Marc elle-même a été démontée pierre par pierre, les mosaïques des voûtes minutieusement décollées, les dallages de marbre descellés par des équipes d'archéologues spécialisés. Le remontage au bord de la

Rivière des Perles en amont de Canton au sein d'un vaste ensemble de tourisme, et son aménagement en un luxueux casino a demandé plus de cinq années de travaux colossaux mais a finalement été couronné de succès en rapprochant considérablement le monument de ses principales sources de visiteurs. Le Pape a fait le déplacement en personne pour l'inauguration du monument, qui consacre à nouveau une partie des chapelles latérales au culte catholique. On peut y croiser parfois quelques rares voyageurs venus d'Europe en pèlerinage pour se recueillir sous les ors vénitiens miraculeusement préservés.

Venise a perdu depuis les événements son caractère incroyablement actif de ville cosmopolite où se côtoyaient en toutes saisons les individualités les plus antagonistes, intellectuels décadents en pardessus sombres croisant les amoureux en voyage de noces, acteurs de Hollywood accompagnés de leurs dernières maîtresses aux coiffures extravagantes, blondes et bouclées, dégustant avec délectation des plats de spaghettis hors de prix à côté de familles de riches entrepreneurs chinois aux cheveux raides couleur corbeau, ruelles étroites et grouillantes d'une activité incessante où, aux comptoirs de bars à l'atmosphère confinée aux relents de canalisations bouchées, lieux de discussions passionnées, les unes en dialecte vénitien se croisant avec des explications animées en cantonais, percutant des concepts gastronomiques, échangées dans un anglais roulé d'un fort accent slave, masquées par des analyses comparatives ou historiques sur la mosaïque byzantine prononcées en allemand par dessus des épaules où l'on pouvait reconnaître une étude

des prix des verroteries animée en français, colporteurs africains présentant des faux sacs Gucci installés devant un magasin Prada, vendeurs à la sauvette d'imitation de montres Cartier devant une vitrine D&G, boniments de musiciens en costume d'époque et tricorne vous dirigeant vers un concert exclusif de Vivaldi ou une représentation de Goldoni sous titrée en chinois, prostituée à la coiffure couleur platine tentant d'accrocher un client russe au visage gonflé par l'alcool, gondolier désespéré lançant dans un appel répété sa plainte

— *Gondola, Gondola !*

couple indien vous demandant de le photographier devant une vitrine où le père Noël guide son traîneau tiré par les inévitables rennes dans un nuage de fausse neige en paillettes, livreur pressé essayant de frayer un chemin à son chariot dans un flot de foule inerte...

Le palais des Doges a été démoli pour réaliser une plateforme stable lors du démontage de la basilique et ses derniers murs ont été dynamités et entièrement rasés pour des raisons de sécurité, une plaque en marbre figurant l'environnement d'avant la montée des eaux rappelle la magnificence révolue. Plus au nord, vers Zanipolo et l'hôpital, le cheval du Colleone trempe ses pieds dans un demi-mètre d'eau salée qui commence à ronger sa structure métallique interne et donne une allure penchée et fragile au fier guerrier de bronze. Il ne reste plus grand-chose de la belle façade Renaissance de l'hôpital, seuls trois vieux médecins arpentent une enfilade de chambres

délabrées sous l'autorité débonnaire du docteur Randolfo Querini qui passe la majeure partie de son temps à prendre le soleil sur la terrasse du café Rouge en lisant le *Messagero Veneto* ; ils continuent à entretenir les vernis d'une demi-douzaine de canots sanitaires frappés d'une croix rouge mais qui ont rarement l'occasion de sortir.

Le cimetière bâti en face, au cœur de la lagune, a été surélevé d'une structure en béton sur pilotis et reçoit encore les dépouilles des derniers Vénitiens qui terminent leur voyage dans un bateau corbillard en voie de dislocation au cours de cérémonies où quelques vieillards tentent de façon dérisoire de faire revivre les fastes d'antan. Les cloches que l'on entend pour ces occasions sont les dernières encore en fonction dans la Cité des Doges, ce sont celles de l'église des Carmini, qui sonnent plus souvent le glas que les baptêmes ou les communions.

Blandine Wilmer-Schlumpf a quitté ses appartements après un dîner froid préparé par Rosalia, qui fait office de secrétaire et de gouvernante au Consulat, laissant Werner dans la solitude de sa méditation.

Elle a chaussé ses élégantes bottes de cuir noir à talon haut et traverse rapidement les galeries de l'Accademia, son manteau de renard argenté lui donne l'impression d'un refuge rassurant et douillet lorsqu'elle pénètre dans l'atmosphère inquiétante de la brume hivernale qui dégage autour d'elle un sentiment d'hostilité et de solitude profonde ; on peut suivre son pas nerveux résonner dans les venelles étroites sur les plateformes de bois surélevées installées le long du Rio Toletta puis traverser la place San Barnabe, et pousser jusqu'à Santa Margharita. Elle franchit discrètement la porte du café Orange où elle s'installe sur le dernier tabouret libre du bar et commande un Spritz Aperol, servi avec une grosse olive enfilée sur une fine baguette de bois, accompagnée d'une tranche d'orange et d'un oignon blanc. Elle parcourt la salle d'un regard interrogateur, toutes les tables sont occupées par des consommateurs bruyants, les uns affairés dans leur jeu

de cartes, les autres plongés dans une discussion animée, d'autres regardant d'un œil passionné l'écran qui diffuse les images d'un match de football. Elle apprécie cette animation tapageuse qui tranche avec l'ambiance monastique du Consulat ; lorsque, jeune mariée, elle est venue s'installer à Venise, ses espoirs d'une vie sociale brillante dans la ville qui avait inspiré toutes les tentations et les envies du monde entier se sont brisés sur une réalité de cité engloutie dans une débâcle indescriptible et un univers en putréfaction où des liquidateurs sans scrupules viennent ramasser les restes d'une civilisation en cours de dislocation.

Son mariage n'a pas comblé les espoirs de sa jeunesse impatiente et elle voit peu à peu ses rêves de jeune fille se dissoudre dans cette atmosphère de fin de partie dans laquelle elle tente de sauver encore quelques illusions.

Lorsqu'elle se sent suffisamment réchauffée, elle fait glisser son manteau sur le dossier de son tabouret et commande un deuxième verre, l'élégance de sa tenue semble presque déplacée dans ce cadre populaire mais elle ressent un certain plaisir à se démarquer de la foule des consommateurs qui se retrouvent pour échapper à l'ennui d'une soirée où la froide humidité pénètre tous les interstices de la cité, elle perçoit dans les regards furtifs qui lui sont adressés une forme d'hommage silencieux qui la flatte intérieurement et qu'elle estime dépourvue de danger immédiat. Un fourreau de crêpe sombre moule son corps aux formes discrètement arrondies, les perles noires de son collier assorti à des bracelets aux fermoirs

d'or rehaussent la pâleur de ses traits et tranche avec sa coiffure aux grandes ondulations claires ; une légère myopie semble perdre son regard vers l'infini à travers des lunettes dont les branches tracent deux courbes harmonieuses sur son visage, ses mains délicatement modelées sont gantées de fine soie noire.

Elle s'absente un moment devant la porte pour allumer une cigarette en compagnie de quelques connaissances puis se rabat frileusement à l'intérieur, saluant au passage avec familiarité certains habitués qui entrent ou sortent ; elle se commande un troisième spritz Aperol, observant avec détachement les derniers échanges de ballon sur l'écran, les cloches de l'église des Carmini sonnent les dix coups et les tables commencent à se vider mais le comptoir est encore presque totalement occupé lorsqu'elle repère l'homme à l'allure bedonnante franchissant le seuil pour s'installer à une place qui vient de se libérer, dans une portion peu éclairée du bar.

Il commande un grand ballon de vin blanc qu'il allonge d'un verre de grappa, accompagné d'une soucoupe d'olives vertes, croisant à peine un instant le regard de Blandine. Son accent étranger et ses manières affectées laissent entrevoir qu'il n'est pas un habitué des lieux. La pénombre qui l'entoure ne permet pas de révéler ses traits avec précision, c'est un personnage de forte corpulence au visage blafard gagné par une sévère couperose, on remarque, comme incrustée dans un annulaire épais et boudiné, une bague en or sertie d'une imposante améthyste taillée en forme carrée qui lance des éclats violets lorsqu'il porte

son verre à la bouche. Il règle sa consommation, rajuste le manteau sombre qui lui descend jusqu'aux mollets puis ressort vers l'obscurité.

Comme si un signal imperceptible lui avait été transmis, Blandine lui emboîte le pas à quelques dizaines de mètres de distance ; elle suit son allure rapide pour éviter de perdre sa trace dans l'opacité de la brume, il tourne vers la droite entre l'église et la Scuola des Carmini en suivant le passage surélevé qui vient buter sur une arcade de pierre sculptée de figures grotesques dont la porte de bois est munie d'une lourde serrure et maintenue entr'ouverte. Elle pénètre dans la cour étroite faiblement éclairée, la surface est presque totalement recouverte par les eaux, à l'exception d'un vieux puits byzantin en marbre blanc fermé d'un couvercle de bronze ouvragé qui émerge en son centre, de fines colonnades supportent à l'étage une galerie accessible par l'escalier de pierre qu'elle emprunte d'un pas assuré. Elle reconnaît une toile du Tiepolo au dessus de l'imposant bureau face auquel l'homme s'est déjà assis pour récupérer son souffle, elle croit identifier la pièce comme une antichambre de la Scuola des Carmini dont l'entrée principale donne sur la place et qu'elle a visitée quelques années auparavant en compagnie de Werner.

Il se relève avec peine pour aller verrouiller la porte derrière Blandine à l'aide d'une clé de sécurité, il pose le trousseau sur le plateau puis se réinstalle derrière le bureau. Dans la pénombre de ce cabinet, il la dévisage avec un sourire sournois qui rend encore plus repoussant le visage bouffi au teint cireux, sous lequel des vaisseaux



congestionnés dessinent un réseau de marbrures de couleur rouge foncé, alors que des yeux étroits et chafouins brillent au fond de deux auréoles sombres.

De près elle reconnaît en lui Monseigneur Katzinger, le Légat du Pape, qu'elle a déjà croisé à distance au Consulat et qui a organisé ce mystérieux rendez-vous. Il la prie de s'asseoir et sort d'un tiroir une petite mallette en aluminium qu'il dépose avec précaution sur le sous-main en cuir devant Blandine.

— J'ai reçu mission... de vous remettre... cette cassette scellée... du sceau Pontifical... puisse Dieu... et son Messager vous... accompagner...

Les mots sortent par bouffées incontrôlées dans une élocution sporadique semblant envoyer des trains d'ondes successives qui ébranlent une chair molle depuis les plis gras de son cou jusqu'aux circonvolutions violacées de ses lèvres.

Alors que Blandine est occupée à ranger avec soin la mallette dans son sac de cuir noir, il a contourné sans bruit l'imposant bureau et l'approche par derrière.

L'odeur dégoûtante d'une haleine fétide chargée de relents d'alcool lui parvient en même temps que deux mains avides cherchent à s'insinuer entre l'épaisseur de son manteau de fourrure et sa fine robe de crêpe, s'attardant de façon obscène et maladroite sur les courbes de ses hanches et de ses seins. Elle pousse un cri strident, se retournant d'un

coup, ses mains gantées de soie butent contre une chair dénudée et visqueuse, elle aperçoit dans la semi-obscurité que le prélat a baissé son pantalon sur ses chevilles, un caleçon de couleur rouge délavée baille sur ses genoux, les mains grossières saisissent ses poignets avec une puissance inattendue et elle reconnaît la forme anguleuse de la bague épiscopale, qu'elle a remarquée en début de la soirée, pénétrer douloureusement sa peau délicate, ses mains sont entraînées de force vers le bas et glissent sur une surface convexe flasque et répugnante, une humidité gluante traverse la paroi mince de ses gants à travers laquelle elle croit ressentir le toucher rugueux d'un poil épais rasé de quelques jours, d'un geste rapide, elle plonge plus profondément dans cet abîme sordide et ses ongles effilés se referment nerveusement comme des tenailles sur des parties molles, l'homme pousse un cri sauvage et lâche prise.

Elle s'empare vivement du trousseau, traverse la vaste salle de la Scuola, son regard apeuré s'attache un instant sur le décor qui lui laisse une impression de malaise étrange par rapport au souvenir qu'elle en avait mais il fait si sombre et elle sent son agresseur si proche qu'elle ne prend pas le temps de s'y attarder, elle dévale rapidement l'escalier à double volée puis essaye nerveusement différentes clés pour finalement réussir à ouvrir la porte qui donne sur la place.

Elle la referme à double tour en laissant la clé à l'extérieur dans la serrure, avant de retirer délicatement ses gants qu'elle jette avec dégoût dans l'eau noire qui clapote

autour de la passerelle. Elle entend derrière la porte un pas lourd puis le bruit d'un corps qui s'effondre dans un soupir pitoyable.

Les Carmini sonnent douze coups lorsqu'elle reprend d'un pas rapide le chemin inverse vers le Consulat, elle serre contre sa poitrine le sac qui renferme la mallette. Les battements de son cœur résonnent jusque dans ses tempes et ne ralentissent que très graduellement, tant l'émotion est encore forte. Elle revit en pensée ces moments de terreur panique qu'elle vient d'éprouver, et la vision furtive mais évidente de ce caleçon rouge la renvoie quinze ans en arrière vers ces temps de violence et d'angoisse qu'ils avaient endurés à Genève pendant la période des troubles fomentés par les fanatiques religieux. Elle évalue également l'importance de cette cassette tout en ignorant totalement le contenu. Les rues sont désertes et seule la lumière diaphane d'une lune lointaine perce à travers la brume et lui offre une présence rassurante.

Arrivée dans ses appartements, elle fonce directement à la salle de bains, pose son sac, défait rapidement ses bijoux, laisse glisser sa robe et ses sous-vêtements à terre, remplit la baignoire d'une eau brûlante et se frotte rageusement avec un gant de crin jusqu'à ce qu'elle se sente totalement délivrée de l'empreinte détestable qu'elle croit encore ressentir sur toute la surface de son corps.

Werner est déjà installé à son bureau et s'étonne de n'avoir pas croisé son épouse au petit déjeuner servi quotidiennement par Rosalia à huit heures précises dans le salon qui fait face à la lagune. Il consulte sur son écran les missives habituelles sans y attacher beaucoup d'intérêt mais son attention est attirée par une dépêche relayée depuis le bureau permanent des Nations Unies à Genève. Il n'est d'habitude pas très vigilant sur ces messages qui ne le concernent que de loin mais la lecture du document qui se déroule sous ses yeux l'éveille d'un coup de sa somnolence. Il met en route l'imprimante et soupire en lui-même

— Ça y est, ils ont enfin réussi à le faire passer !

Avant son affectation à Venise, Werner avait mis beaucoup d'énergie à militer pour une interdiction définitive et à défendre les positions de la Confédération auprès des instances onusienne à Genève mais il s'était heurté à tellement d'inertie et de réactions lâches ou haineuses qu'il avait été à deux doigts de démissionner définitivement de la carrière diplomatique. Il avait reçu personnellement plusieurs lettres anonymes menaçant sa

famille. L'attentat meurtrier contre le café des Nations lui a laissé l'œil droit à moitié arraché et une de ses collègues a été déchiquetée devant lui par l'explosion. Plusieurs opérations douloureuses ont permis de retrouver une partie de sa vue mais il en a été marqué pour tout le restant de son existence.

L'acceptation du poste à Venise a finalement constitué une forme d'exil pour le mettre à l'abri contre d'éventuelles représailles des milieux extrémistes religieux.

C'était la période des années noires où les activistes de la « Rote Unterhosen Bruderschaft » (en allemand : « Confrérie des caleçons rouges ») avaient mis la Confédération à feu et à sang. Ces groupes de terroristes se réclamaient de l'enseignement du Pape Benoît, ils étaient organisés en petits groupes immergés au sein de la population civile et perpétrèrent des attentats sanglants en dissimulant sous leur soutane des explosifs qu'ils déclenchaient dans des endroits que leur hiérarchie avait stigmatisés comme lieux de débauche. Terrasses de cafés ou centres commerciaux populaires s'étaient ainsi retrouvés théâtres d'horribles carnages. La vague de violence avait pu être endiguée ; après identification des principaux réseaux, la police avait réussi à démanteler et neutraliser les groupes actifs mais on suspectait certains pays d'abriter encore des nostalgiques de la confrérie.

Un noyau dur s'était réfugié au Vatican où ils continuaient à exercer une influence importante sur la politique pontificale mais rien n'avait pu être fait pour obtenir leur

extradition. Différents courants antagonistes s'opposaient alors autour du Souverain Pontife, et les informations qui arrivaient à filtrer étaient à la fois inquiétantes et contradictoires.

Tout excité, Werner appelle Blandine qui émerge d'une nuit au sommeil agité, elle est encore dans sa robe d'intérieur blanche et s'apprête à passer au salon,

— Blandine, Blandine, le Traité a été voté !

— C'est un cadeau incroyable pour cette fin d'année !

Il lui montre le texte qu'il vient de sortir de l'imprimante :

Avis à toutes les ambassades et postes consulaires de la Confédération :

A la suite de quinze années de négociation, le Traité de Non Prolifération a été voté à la majorité qualifiée du Conseil et entrera en application dès sa ratification par les Etats.

Texte du traité :

« Traité de non prolifération des religions

Les Etats qui concluent le présent Traité, ci après dénommés les « parties du Traité »

Considérant les dévastations qu'une guerre de religions ferait subir à l'humanité entière et la nécessité qui en résulte de ne ménager aucun effort pour écarter le risque d'une telle guerre et de prendre les mesures en vue de sauvegarder la sécurité des peuples,

Persuadés que la prolifération des religions et des actes liés à ces religions augmenterait considérablement le risque de guerre,

En conformité avec les résolutions de l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies demandant la conclusion d'un accord sur la prévention d'une plus grande dissémination des religions,

S'engageant à coopérer en vue de faciliter l'application des garanties de l'Agence Internationale des Religions (AIR) aux activités mystiques pacifiques,

Exprimant leur appui aux efforts de recherche, de mise au point et autres visant à favoriser l'application, dans le cadre du système de garanties de l'Agence Internationale des Religions, du principe d'une garantie efficace du flux de mysticisme et de produits spéciaux associés grâce à l'emploi d'instruments et autres moyens techniques en certains points stratégiques,

Affirmant le principe selon lequel les avantages des applications pacifiques des religions, y compris tous les sous produits technologiques que les Etats dotés de religions pourraient obtenir par la mise au point de dispositifs mystiques proliférants, devraient être accessibles, à des fins pacifiques, à

toutes les Parties du Traité, qu'il s'agisse d'Etats dotés ou non de religions.

Convaincus qu'en application de ce principe, toutes les Parties du Traité ont droit de participer à un échange aussi large que possible de renseignements scientifiques en vue du développement plus poussé des utilisations des forces mystiques à des fins pacifiques, et de contribuer à ce développement à titre individuel ou en coopération avec d'autres Etats,

Déclarant leur intention de parvenir au plus tôt à la cessation de la course aux religions et de prendre des mesures efficaces dans la voie du désarmement mystique,

Demandant instamment la coopération de tous les Etats en vue d'atteindre cet objectif,

Rappelant que les Parties au Traité de 2018 interdisant les essais d'armes mystiques dans l'atmosphère, dans l'espace extra-atmosphérique et sous l'eau ont, dans le préambule du dit Traité, exprimé leur détermination de chercher à assurer l'arrêt de toute les expériences de prolifération mystique à tout jamais et de poursuivre les négociations à cette fin,

Désireux de promouvoir la détente internationale et le renforcement de la confiance entre Etats afin de faciliter la cessation de la fabrication d'armes mystiques, la liquidation de tous les stocks existants des dites armes, et l'élimination des armes mystiques et leurs vecteurs des arsenaux nationaux en vertu d'un traité sur le désarmement général et complet sous un contrôle international strict et efficace,

Rappelant que, conformément à la Charte des Nations Unies, les Etats doivent s'abstenir, dans leurs relations internationales, de recourir à la menace ou à l'emploi de la force, soit contre l'intégrité territoriale ou l'indépendance politique de tout Etat,

soit de toute autre manière incompatible avec les buts des Nations Unies, et qu'il faut favoriser l'établissement et le maintien de la Paix et de la sécurité internationale en ne détournant vers les armements que le minimum des ressources humaines et économiques du monde,

Sont convenus de ce qui suit :

Article premier

Tout Etat doté de religions qui est partie au Traité s'engage à ne transférer à qui que ce soit, ni directement ni indirectement, des armes mystiques ou autres dispositifs spirituels proliférants ou explosifs destinés à la mise sous contrôle des consciences et à l'oppression des peuples, ou le contrôle de telles armes ou de tels dispositifs proliférants explosifs, et à n'aider, n'encourager ni inciter d'aucune façon un Etat non doté d'armes proliférantes mystiques, quel qu'il soit, à fabriquer ou acquérir de quelque autre manière des armes mystiques ou autres dispositifs spirituels proliférants ou explosifs, ou le contrôle de telles armes ou de tels dispositifs proliférants ou explosifs.

Article II

Tout Etat non doté de religion qui est partie au Traité s'engage à n'accepter de qui que ce soit, ni directement ni indirectement, le transfert de religion ou autres dispositifs proliférants mystiques ou du contrôle de telles armes ou de tels dispositifs proliférants ou explosifs ; à ne fabriquer ni acquérir de quelque autre manière des armes mystiques ou autres dispositifs spirituels proliférants ou explosifs ; et à ne rechercher ni recevoir une aide quelconque pour la fabrication d'armes mystiques ou d'autres dispositifs spirituels proliférants ou explosifs.

Article III

Tout Etat non doté de religions qui est partie au Traité s'engage à accepter les garanties stipulées dans un accord qui sera négocié et conclu avec l'Agence Internationale des Religions,

conformément à ses statuts et au système de garanties de la dite Agence, à seule fin de vérifier l'exécution des obligations assumées par le dit Etat aux termes du présent Traité en vue d'empêcher que les religions ne soient détournées de leurs utilisations pacifiques..... »

Blandine était allée chercher une bouteille de Champagne au réfrigérateur, Werner en fit sauter le bouchon et ils trinquèrent en tombant dans les bras l'un de l'autre.

— Etc...etc... je te passe le blabla juridique mais voici les dispositions finales du traité :

Article final

1. Le présent Traité est ouvert à la signature de tous les Etats. Tout Etat qui n'aura pas signé le présent Traité avant son entrée en vigueur conformément au paragraphe 3 du présent article pourra y adhérer à tout moment.
2. Le présent Traité sera soumis à la ratification des Etats signataires. Les instruments de ratification et les instruments d'adhésion seront déposés auprès des gouvernements des Etats-Unis d'Amérique, du Royaume Uni de Grande Bretagne et d'Irlande du Nord, de la Fédération de Russie et de la République Populaire de Chine, qui sont par les présents désignés comme gouvernements dépositaires.
3. Le présent Traité entrera en vigueur après qu'il aura été ratifié par les Etats dont les gouvernements sont désignés comme dépositaires du Traité, et par quarante autres Etats signataires du présent Traité, et après le dépôt de leur instrument de ratification. Aux fins du présent Traité, un Etat doté de religions est un Etat qui a favorisé et entretenu une religion ou fait acte de prosélytisme religieux ou d'un autre dispositif mystique avant le 1^{er} janvier 2023.

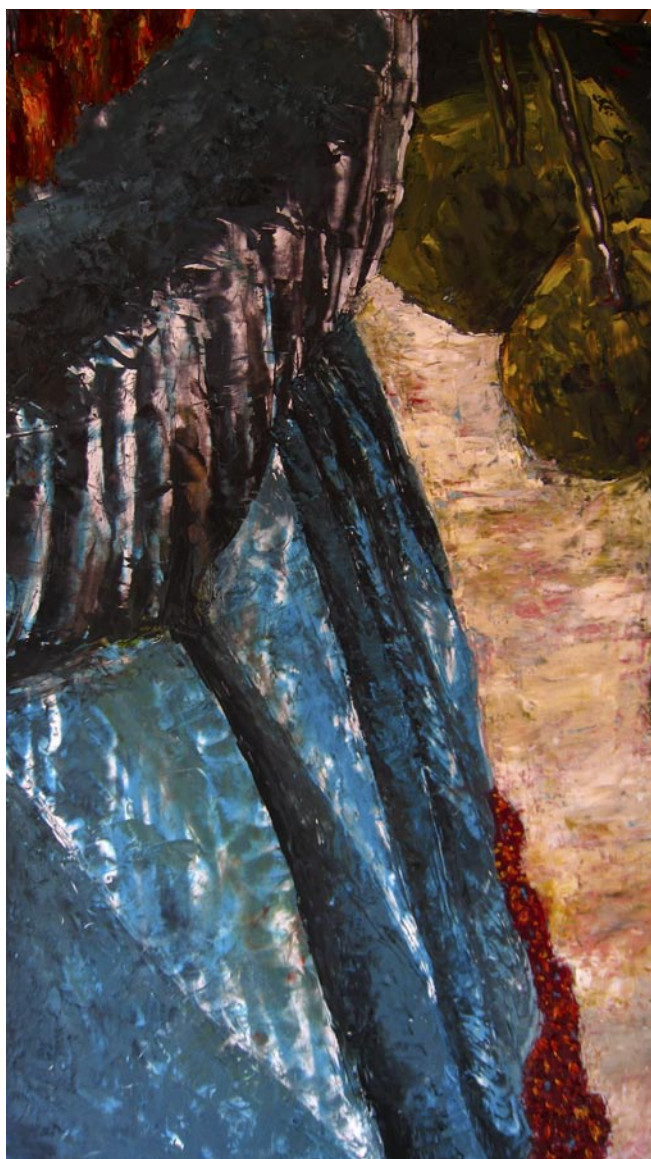
4. Pour les Etats dont les instruments de ratification ou d'adhésion seront déposés après entrée en vigueur du présent Traité, celui-ci entrera en vigueur à la date du dépôt de leurs instruments de ratification ou d'adhésion. »

Depuis longtemps, ils n'avaient plus éprouvé ensemble cette joie du résultat d'efforts partagés et le succès arrive enfin après tant d'années d'incertitudes, ils ressentent une victoire sans appel sur tous ces prédicateurs de fausses éternités, les ténèbres s'ouvrent sur la lumière d'une humanité réconciliée avec sa condition : Dieu semblait moribond après avoir entraîné l'humanité dans une trop longue agonie.

— Regarde la suite de la dépêche :

« à la suite du vote solennel, une cérémonie officielle d'enfouissement symbolique des Livres Sacrés a eu lieu dans l'enceinte du palais des Nations Unies. Les trois livres Sacrés ont été inhumés conjointement dans une même fosse devant les représentants des trois grandes religions révélées, y assistaient également le Secrétaire Général des Nations Unies, le Président de la Confédération, l'ancien Président GVE qui s'était déplacé dans son véhicule frigorifique, le Président François B. était venu en voisin accompagné de son épouse Ségolène. »

Cependant, Blandine n'ose pas encore rabattre la joie de Werner en lui relatant ce qu'elle vient de vivre la nuit précédente et elle se retire sans avoir révélé aucun des événements de la veille. Elle ne souhaite pas gâcher les fêtes de la Saint-Sylvestre par le détail de ses mésaventures ou ses terribles pressentiments.



Blandine veut chasser de ses pensées la vision de la scène abjecte ; la femme qui sortirait ce soir du Consulat ne serait pas la même que celle qui avait été humiliée dans ce sordide cabinet ; elle choisit au fond de son placard une veste courte de cuir noir assortie à un pantalon moulant en agneau glacé rehaussé sur les poches arrière de clous d'acier dépoli, une large ceinture de motard accentue le galbe provoquant de ses hanches, elle enferme sa coiffure vaporeuse sous un chapeau de cuir à bords étroits et chausse ses bottes à talons hauts.

Lorsqu'elle passe devant Werner allongé dans la salle des Carpaccio, elle le tire de ses rêveries en lui tapotant sur l'épaule et lui donne rendez-vous au café Rouge, il la regarde attentivement et pousse un léger sifflement d'admiration.

La marée est descendante et libère des espaces asséchés immédiatement occupés par des groupes épars qui se rassemblent petit à petit, l'orchestre commence à s'échauffer sur le podium et les vibratos graves se transmettent tout au long des passerelles de bois.

La foule à pied converge progressivement vers la place Santa Margharita, on entend depuis les quartiers périphériques et même de la lointaine Mestre le son régulier des moteurs marins résonnant sur la lagune, taxis privés et embarcations diverses à moteur s'amarrent le long des quais autour de la place, alors que la brume d'hiver descend doucement et prend possession des lieux.

A dix heures sonnantes, Roger prend place à une table sur la terrasse du café Rouge, il s'est habillé d'un confortable manteau de drap sombre et a sorti pour l'occasion son tricorne, son visage est caché par un loup qui lui permet de se fondre sans difficulté dans l'anonymat des fêtards du nouvel an.

Toutes les tables sont déjà prises lorsque Blandine arrive sur les lieux. Elle attend un moment que deux fauteuils se libèrent puis prend place sans hésiter à la table de Roger en lui adressant un léger signe de remerciement. Elle se commande un spritz Campari.

Certains ont ressorti leur costume de carnaval, d'autres portent des bonnets à grelots ou des masques grimaçants qu'ils ont décrochés pour l'occasion, des groupes déjà éméchés commencent à vider des cannettes de bière dont les emballages flottent çà et là à la surface de l'eau. Des chenilles humaines se forment et traversent en ondulant une place devenue trop exigüe, les cris fusent de toutes parts, individus solitaires ou couples de danseurs se déhanchent au rythme de l'orchestre métallique qui projette ses décibels à travers l'épaisseur d'un ciel obscur.

Roger a commandé une bouteille de prosecco et propose à Blandine de lui en verser dans son verre déjà à moitié vide.

Quand Werner se manifeste vers les onze heures, le niveau dans la bouteille est très bas et la conversation va bon train, entre l'effondrement du marché immobilier à Venise et son incidence sur celui de la terre ferme, les conflits internes dans l'église de l'Italie du XXI^e siècle, la défection des assurances lors de la grande marée, les héritiers des Grands Maîtres Vénitiens de l'époque classique et l'évolution des mœurs au cours de la dernière décennie. Werner se présente et tente de rattraper le fil décousu de la discussion. Roger commande une seconde bouteille, il est déjà bien parti mais, son flair ne l'a pas trompé, cette soirée s'annonce riche et pleine d'enseignements, entre le charme d'une présence féminine aguichante et un convive cultivé qui paraît bien informé.

Les douze coups sonnent aux Carmini, dans un grand tumulte des centaines de bouchons de vin mousseux fusent au dessus de la place sous les cris de

— Auguri !!! Auguri !!!

lancés par la foule.

Werner enlace Blandine et pose ses lèvres humides sur celles pulpeuses de sa femme, les danses s'arrêtent et les baisers du big kiss cool s'échangent à l'envi, les femmes embrassent les hommes sur la bouche, les hommes

s'embrassent entre eux, les femmes se roulent des pelles langoureuses devant leur mari, Roger se lève en titubant légèrement et demande à Blandine

— Vous permettez ?

Il la saisit par la taille en envoyant à Werner un regard complice tandis qu'il appuie impétueusement sa bouche contre celle de Blandine qui accompagne ce baiser d'un mouvement de renverse provocateur, son chapeau roule au sol en faisant jaillir sa chevelure dorée.

Ce relâchement et ce libertinage sont devenus d'usage depuis les premiers big kiss cool et donnent à chacun l'illusion fragile d'un bref moment d'amour universel.

Enhardie par les effets de l'alcool et par la présence de deux hommes à ses côtés, le regard de Blandine est irrémédiablement attiré vers les Carmini. Une voix au fond d'elle-même lui ordonne de retourner sur les lieux, sans bien comprendre si c'est pour confondre l'abject personnage ou bien pour revisiter plus calmement la grande salle de la Scuola et y découvrir ce qui l'a tellement intriguée lorsqu'elle l'a rapidement traversée dans l'obscurité sous l'emprise de la peur panique.

La marée a commencé à remonter, repoussant les gens sur les passerelles ou les encourageant à rentrer dans leur foyer. Une femme vêtue de cuir noir entraîne ses deux compagnons vers le fond de la place Santa Margherita. La fraîcheur de la nuit les a presque complètement

dégrisés et, en passant sous les fenêtres de la Scuola des Carmini, des sonorités étranges parviennent à leurs oreilles, semblant filtrer à travers d'épaisses murailles. Ces sons leur rappellent d'antiques liturgies byzantines reprises en chœur dans une mélopée dont le rythme va en s'accéléralant puis en ralentissant, ponctuée par des râles profonds comme dans un mystérieux rituel orgasmique. Le trio contourne le bâtiment et se retrouve devant l'arcade de pierre sculptée de figures grotesques qui rappelle à Blandine sa douloureuse aventure, la lourde serrure n'est pas fermée, ils la poussent pour se retrouver dans l'étroite cour qui est plongée dans une profonde obscurité, une horrible odeur nauséabonde flotte dans l'air.

Le cœur de Blandine palpite, elle se serre derrière ses deux compagnons en les poussant doucement en avant sur les marches de l'escalier. Le son s'amplifie à mesure qu'ils approchent du palier supérieur, la porte n'est pas verrouillée et ils pénètrent dans la pénombre du cabinet.

A travers la vitre obscurcie par une épaisse buée qui les sépare maintenant de la grande salle, ils devinent des ombres profondément agenouillées vers un autel illuminé par un alignement de cierges dont la hauteur dépasse celle d'un homme. Derrière cet autel, un moine lance ses vocalises et guide la mélodie reprise à l'unisson par l'ensemble de l'assemblée.

Une silhouette est intimement accouplée derrière le chanteur et un mouvement régulier d'arrière vers l'avant paraît guider le rythme de la prière tandis qu'une lamentation

lancée à intervalles réguliers ponctue les chants et que celui qui dirige semble transporté par une étrange grâce intérieure.

Sur la gauche, des stalles séparées par des panneaux de bois sombre sculptés sont occupées par quatre personnages habillés de robes richement brodées coiffés de tiaras dont le buste très droit est animé d'un mouvement alternatif régulier du haut vers le bas en suivant le mouvement insufflé par le chantre, leurs pieds sont appuyés sur une traverse basse, alors que la branche horizontale d'une croix leur sert d'assise et est visible sous leur robe à moitié relevée, la partie libre dirigée vers le ciel semble plus fine et de forme adoucie adaptée pour pénétrer profondément l'orifice naturel de leur corps, leurs mains reposent sur les accoudoirs des stalles qui leur servent d'appuis. Werner croit reconnaître dans ces visages creusés de profondes rides et au teint terreux, des personnages qu'il a croisés lorsqu'il était en poste à Rome et qu'il assurait des liaisons régulières avec la Curie. Les traits du vieil évêque Wilhemsohn, flanqué de trois de ses anciens comparses qui vivaient cloîtrés au Vatican, remontent à sa mémoire comme ressortis d'un tombeau refermé depuis de longues années, les mouvements de descente adoucissent leurs traits sévères d'une expression de sérénité béate alors que le mouvement de montée semble provoquer une grande souffrance à ces vieillards qui paraissent arrivés au seuil de la mort.

Les trois intrus se sont approchés avec précaution de la paroi vitrée mais les participants de cette assemblée sont

tellement concentrés sur l'exécution de leur mystérieux rite qu'ils ne font nullement attention à ce qui se passe à l'extérieur du sanctuaire.

Werner fixe un regard hébété vers l'immense toile qui sert d'arrière plan à l'autel. Il a étudié jadis en détail l'œuvre du Tiepolo et il est certain que les personnages qui apparaissent à la lumière tremblante des cierges ne sont pas ceux des panneaux d'origine, de loin il croit reconnaître sous une lumière diaphane le personnage étrange qui s'est révélé sous la couche superficielle dans la scène du Triomphe de saint Georges peinte par Carpaccio, même expression terrifiante du visage à larges narines dilatées au milieu d'une face rougeaude d'aspect cruel, tavelée de tâches orangées, mêmes sourcils broussailleux ombrant de grands yeux aux reflets rouges, mêmes tempes gonflées semblant augmenter le volume de la tête, devant ce visage effrayant, un immense pénis en majesté se dresse à hauteur du menton. A travers la buée de la vitre, il discerne sur la toile, à côté de la croix du Christ, une deuxième croix semblable à celles qui sont plantées dans la salle, sur sa gauche : la branche horizontale sert d'assise au personnage, la partie supérieure verticale pénétrant profondément dans son corps supplicié. Les prêtres qui s'agitent devant ses yeux sur les croix reproduisent visiblement la scène antique figurant sur la toile. Dans cette pénombre, il parvient difficilement à déchiffrer sous le tableau une inscription en lettres latines qu'il imprime dans sa mémoire :

« Desenc. Princ. Valach. »

Sous l'effet de cette vision, Werner s'étouffe à moitié, tombe à genoux gagné par des tremblements, le visage baigné de sueur, il s'accroche à la taille de Blandine qui le soutient de ses deux mains.

Roger sort son appareil infrarouge et mitraille la scène qui se déroule sous son regard abasourdi. Il distingue maintenant des servants en robes claires maniant de longues perches aux bouts arrondis, qu'ils enfilent au rythme de la mélopée dans les orifices naturels des personnages agenouillés le front contre terre, soutanes sombres relevées puis qui les retirent d'un geste large et précis alors qu'ils se redressent progressivement, gestes rituels de pénétration et de libération des corps dans des allers et venues rythmés par les profondes genuflexions et les lamentations déchirantes.

Blandine a du mal à maîtriser d'un côté un Werner en transes, d'un autre côté le sentiment de terreur qui la saisit devant ce spectacle irrationnel et monstrueux qu'elle ressent comme provenant d'un autre âge. Le visage blême, elle tire sur la manche de Roger pour l'arracher à sa contemplation et l'attirer vers la sortie, tandis qu'elle parvient difficilement à relever Werner. Leurs yeux se sont habitués à l'obscurité et lorsqu'ils retraversent la cour, ils distinguent nettement un corps que Blandine identifie immédiatement comme celui du Légat Katzinger profondément empalé sur un pieu fixé à l'ancien puits byzantin. Le visage est défiguré par un rictus épouvantable, le caleçon rouge a été tiré sur ses mollets, les viscères pendent de façon obscène autour du pieu et déjà des

insectes coprophages, comme réveillés de leur hibernation par la moiteur de l'atmosphère, s'attaquent à ces organes sanguinolents.

Le trio glacé d'épouvante ne s'attarde pas et se dépêche vers le Consulat transi de froid et épuisé, chacun ressassant intérieurement des pensées contradictoires, des terreurs irrationnelles les assaillent. En tant qu'individus doués de raison du XXI^e siècle, leurs certitudes les abandonnent, ils voient tout à coup la roue de la destinée revenir brusquement en arrière dans un phénoménal retour de balancier.

Blandine va préparer des cafés et installe ses deux compagnons dans le salon face à l'antique verrière.

L'aurore qui se lève sur les eaux calmes de la lagune les surprend endormis dans ces profonds fauteuils

Roger est le premier debout et, malgré les effets de l'alcool et le manque de sommeil, se sentant en territoire de confiance, il est décidé à dévoiler d'avantage sur sa présence à Venise pour compléter les précieuses informations qu'il a déjà pu collecter.

Rosalia vient de servir un copieux petit déjeuner ce qui aide encore à délier les langues.

— J'ai passé un doctorat en théologie centré sur les conflits internes au sein de la papauté entre les XVI^e et XXI^e siècles, et les évènements auxquels nous venons

d'assister viennent confirmer l'émergence d'une quatrième branche des religions monothéistes, issue du christianisme.

— Cela n'a pas de sens, le Traité de Non Prolifération vient juste d'être signé.

— A peine croit-on l'avoir achevée, la « bête immonde » ressurgit sous une autre forme.

Dans ce contexte dramatique, Werner a gardé un œil rivé sur son écran d'ordinateur. Une nouvelle dépêche est en train de s'afficher.

« L'agent Pape trouvé empalé quartier Dorsoduro, agent AIR prendra contact immédiat. »

Au même moment, le N-phone de Roger affiche un message codé de l'Agence Internationale des Religions qu'il transcrit ainsi :

« Avis agent AIR/ RLS : prendre contact immédiat consulat CH. »

Il sort sa carte de l'Agence Internationale des Religions et il explique sa mission d'informateur spécial du Traité de Non Prolifération des Religions qui l'a conduit à s'intéresser à des rumeurs de recrudescence de phénomènes violents et incontrôlés en Italie du Nord.

— Une école théologique a secrètement développé

depuis Venise une interprétation du dogme du Saint-Esprit : elle prétend que la symbolique du Triangle cache l'advenue d'un fils puîné qui est destiné à supplanter la colombe dans la représentation de la Sainte-Trinité.

Dès le XVI^e siècle, des luttes sanglantes se sont déroulées de façon souterraine à Rome, ceux des « Rote Unterhosen Bruderschaft » venant majoritairement du Sud de l'Allemagne luttant contre les tenants du nouveau dogme qui se sont eux-mêmes désignés comme les « Pieux-des-Pieux », ont investi tour à tour la Papauté. Les papes qui choisissaient le prénom commençant par un « P » marquaient une suprématie provisoire des « Pieux » alors que ceux des « Rote Unterhosen » se faisaient couronner sous les prénoms de « Clément » ou de « Benoît », les « Jean » ou « Jean-Paul » tentaient de concilier les deux dogmes et acceptaient d'honorer secrètement un deuxième fils derrière la sainte colombe. De ces luttes intestines, aucune information ne filtre vers l'extérieur, sous peine d'une condamnation à mort immédiate.

Blandine et Werner écoutent comme médusés ces incroyables révélations qui éclairent bien des événements contemporains.

— Cette mise en réserve d'une nouvelle religion expliquerait le silence relatif des autorités religieuses lors des discussions sur le Traité : ils disposeraient d'une arme secrète non encore révélée prête à être inoculée sur des populations crédules et sans défense.

Blandine se décide alors à raconter sa terrible expérience de l'avant-veille et la remise de la mallette par le Légat peu avant sa mise à mort.

Cette petite valise en aluminium est fermée par une serrure à secret et plusieurs sceaux de cire aux armes pontificales sont apposés à cheval sur l'ouverture. Au moyen d'un outil électrique universel, Werner découpe la paroi métallique comme s'il s'agissait d'une simple boîte de conserve, sous les regards fébriles de Blandine et de Roger. Un premier film plastique noir emballe le contenu. La matière semble très ancienne et se disloque entre ses doigts en fines parcelles sombres insaisissables qui se répandent dans la pièce en diffusant une intense odeur de moisissure et se déposent en poussière sur des enveloppes de papier jauni enserrées dans un ruban de soie décolorée. Blandine va chercher une paire de gants fins en latex pour dégager avec précautions les 13 enveloppes scellées qu'elle sort délicatement de la mallette. L'air resté confiné à l'intérieur est chargé d'une forte humidité qui en a imbibé le papier et effacé en partie les inscriptions, des traces vertes et brunes de moisissure se superposent à l'encre

et Werner déchiffre les bribes de texte latin qui restent lisibles sur la première enveloppe et inscrit cette traduction sur son carnet :

« 31 Décembre A.D. 20.. - annexe clôture proc... béatif...
- exhumation »

Blandine introduit le coupe papier sous le rabat qu'elle déchire avec difficulté, elle en sort une série de trois photographies très pâles, séparées entre elles par des feuillets de papier bible, qu'elle tend à Roger. Il les aligne soigneusement sur la table.

La première représente des ouvriers descellant une plaque de pierre sur laquelle sont gravées les armoiries pontificales et les dates

2.III... - 9. X...

La deuxième représente la même plaque posée de biais sur l'ouverture d'une fosse, comme s'il s'agissait de la pierre tombale d'un dignitaire dégagée d'un dallage ancien.

La troisième photographie montre une vue prise avec un flash depuis le haut vers le bas de la fosse une fois l'ouverture dégagée, on y distingue nettement trois corps réduits à leur état de squelette. L'un de taille adulte maintenu en position assise dont le buste est traversé de part en part par un pieu du diamètre approximatif d'un poing venant s'enfiler verticalement depuis le bassin en passant par la cage thoracique et dont la pointe effilée vient se



bloquer sous la boîte crânienne, la posture est sereine et des restes de vêtements richement brodés s'accrochent au corps déjà presque entièrement décomposé, ses pieds reposent sur une mallette métallique qui renvoie l'éblouissement du flash, comme si elle était faite d'un métal blanc très brillant. Les deux autres plus petits flanquent le premier de part et d'autre, des lanières de cuir retiennent les membres des deux petits corps tordus dans des postures effroyables, les mâchoires ouvertes et figées dans des expressions de souffrance atroce, des pieux plus minces viennent les perforer de bas en haut, comme s'ils s'étaient débattus sous la torture dans d'ultimes efforts pour se libérer.

Roger identifie les dates du pontificat de Pape IIX gravées sur la pierre et il reconnaît le dallage en marbre polychrome de la crypte du Vatican. Il comprend également instantanément que l'exhumation du tombeau d'un Pape de corps juvéniles apparemment empalés vivants apporte l'explication de la clôture sans commentaire du procès en béatification qui traînait en longueur.

— Katzinger nous a transmis par l'intermédiaire de Blandine des secrets qui lui ont coûté la vie. Pourtant, il faisait partie des « Rote Unterhosen » alors que les images de l'exhumation confirmeraient l'appartenance de Pape IIX à la confrérie des « Pieux-des-Pieux ».

A travers la grande verrière, on peut observer des mouvements inhabituels et inquiétants de canots automobiles rapides qui sillonnent le Bacino entre Zattere et le Molino

Stucky. Les canots semblent se rapprocher dans un mouvement concentrique autour de Zattere, Werner prend ses jumelles et constate de loin une agitation fébrile des équipages dont l'attention est visiblement braquée vers le Consulat, il croit apercevoir des mouvements de groupes cagoulés préparant des armes, comme pour une opération de commando. Les drapeaux qui flottent aux poupes des canots sont jaunes et blancs avec un motif frappé sur la partie blanche qu'il ne parvient pas à identifier nettement mais les intentions lui paraissent manifestement hostiles et il redoute de se retrouver attaqué par des navires d'un Etat dont il ne connaît même pas la véritable identité.

— Notre position est très isolée et nous nous engageons dans un espace terriblement dangereux !

Roger saisit son N-phone et envoie un appel prioritaire.

Werner expédie une dépêche à Berne pour demander des instructions précises en cas d'attaque effective des locaux consulaires.

Environ quarante-cinq minutes plus tard, un hélicoptère des Nations Unies prend le point fixe au dessus du Consulat et deux casques bleus en uniformes descendent à l'échelle de corde pour prendre livraison de la valise diplomatique.

Les canots automobiles se rassemblent puis, après un moment d'incertitude, se dispersent sur la lagune.

Après ces évènements, ils se sont séparés dans l'attente de nouvelles de la Chancellerie. Roger a repris ses habitudes entre le Danieli et le café Rouge, il a trouvé à louer un canot automobile Riva Tritone pour pouvoir se déplacer de façon plus autonome sur les eaux de la lagune, Blandine évolue entre le Consulat, le café Orange et le café Rouge, Werner concentre son attention dans l'observation des évolutions du Triomphe de saint Georges, il s'est pris de passion pour celui qui lui est apparu par deux fois, la première sur la toile du Carpaccio, la deuxième lors de cette terrifiante soirée aux Carmini.

Il déchiffre une inscription nouvelle sous le personnage : « OLAC », hormis le sigle « OLAC : OnLine Audiovisual Catalogers », acception qu'il estime anachronique, ses recherches sur la toile restent vaines sur sa signification. Il demeure cependant obnubilé par cette lente épiphanie qui se déroule sous ses yeux.

Il prend son poste au Consulat dès 8 heures du matin, guettant un nouveau message concernant le contenu de la mallette, et consacre tout son temps après le déjeuner

jusque tard dans l'après midi à méditer en cherchant à percer le secret du mystérieux personnage, il revient ensuite à son bureau pour relever son courrier électronique et rédiger des notes sur ses observations de l'après-midi.

Blandine croise parfois Roger sur la place Santa Margherita mais ils évitent de parler trop ouvertement de ce qu'ils ont vécu ; une fois ou deux, la logeuse Maria les surprend abordant ensemble à l'escalier du Danieli dans le canot automobile de Roger.

La vie dans la cité semble avoir renoué avec ses routines habituelles.

Werner ouvre son écran sur le courriel qu'il attendait. Le message est bref :

« Concerne : 13 enveloppes transmises.

Etat des documents : support papier non permanent en cours de désintégration avancée

Langue du document : Vieux Valaque traduit en bas Latin

Traduction effectuée : du bas Latin en Français.

Instructions : Vigilance maximum .

Assistance demandée : Agent AIR prévenu pour appui tactique

Fin du message »

Roger sonne au même moment à la porte.

— Je commence à comprendre ce que vous m'avez amené à Venise.

— Vous pouvez compter sur moi, ma fonction exige la discrétion.

Après une brève explication autour d'un expresso serré apporté par Rosalia, ils s'installent devant l'écran.

Enveloppe I
Le Fathi
(En turc : le conquérant)

De mémoire de paysan valaque, le printemps 1462 aura laissé des stigmates profonds dans la plaine autour de Tirgoviste, ravines sans fond où stagne une vase verte et malodorante, rus en crues roulant des corps indéfinissables en putréfaction vers la Lalomita puis vers le Danube dont la surface charrie pèle mêle des corps d'enfants noyés à peine nés, des chevaux encore à moitié harnachés et dégorgeant un gruau épais de couleur verdâtre, d'hommes dont les ventres gonflés éclatent, semblables à des accouchées de monstres énormes, de mères dont les chairs se détachent autour des ossements désarticulés de leurs enfants comme des couples de marionnettes hideuses jetées au fil d'un courant dont seule la partie centrale reste à peu près libre alors qu'une viscosité paraît s'emparer du fil de l'eau depuis le milieu de la rivière en s'épaississant progressivement vers les berges, les limites de la terre ferme avec le fleuve s'estompent.

Les tempêtes n'épargnent pas les armées du sultan Mehmed II dont la progression est rendue difficile à travers cette dévastation générale. La grande tente de commandement a été montée sur un promontoire dépassant de quelques pieds le niveau général de la tourbière, où ont dû faire halte les armées ottomanes, mais la nature du sol ne permet pas d'échapper à la montée naturelle du niveau des eaux et les onze généraux sont assis, jambes croisées selon la coutume en vigueur à la cour, sur des tapis de soie gorgés d'eau et étalés sur la terre humide, seul l'auguste derrière du sultan est isolé de la fange profonde par un tabouret en bois de santal délicatement sculpté.

La lueur fuligineuse et sporadique des éclairs illumine dans le lointain au travers des grains tempétueux le bleu métallique

Pour lire l'ensemble du livre, rendez-vous sur la page

de la forteresse de Tirgoviste dressée sur son socle de granit qui surplombe de ses trois cents pieds le méandre du fleuve en crue. La stridulation et les bourdonnements incessants des nuées d'insectes enserrant dans une chape sonore les dignitaires assis autour du Sultan, sans que ni le brasier ni l'encens ne puisse véritablement éloigner les indésirables.

L'intelligibilité des phrases en est rendue difficile à une certaine distance. Cette confusion est d'autant plus grande que la puanteur de l'atmosphère et les attaques permanentes des mouches vertes, des taons et des moustiques obligent les hommes à rouler leur turban autour du bas de leur visage pour éviter d'ingérer accidentellement les insectes et à protéger leurs mains dans leurs manches, situation qui limite fortement les moyens de communication entre des hommes habitués à appuyer leurs paroles sur les gestes des mains.

Le Grand Vizir, assis à la gauche du Sultan, se penche alors humblement vers son maître pour lui répéter ce qu'il a cru entendre.

Mehmet II à qui les Ottomans ont attribué le surnom de Fathi, le conquérant, depuis la prise de Constantinople, vient de fêter son trentième anniversaire dans la nouvelle capitale de l'Empire, et d'un côté la nostalgie de ces fêtes somptueuses tire encore ses pensées vers la douceur du palais de Topkapi en le laissant emporter insensiblement de façon vague et lointaine vers les délices de l'enfance sous les treilles dorées de son Edirne natale, et de l'autre les événements le ramènent brutalement entre cette soldatesque grossière et ces miasmes putrides.

Son premier fils Bayezid est assis silencieux à sa droite et observe attentivement l'assemblée. Le léger duvet clair qui ourle ses lèvres juvéniles renvoie une image adoucie du puissant profil de guerrier de son père. Debout derrière eux, trois serviteurs agitent leur chasse-mouches en plumes d'autruches